

LES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES: ORGANISATION ET UTILISATION DE L'ESPACE

Loïc RAVENEL

RÉSUMÉ *Les aventures de Sherlock Holmes ont pour cadre un espace idéalisé qui reflète les désirs et les espérances de la société victorienne. En fait, cette organisation de l'espace correspond aux besoins romanesques de l'auteur.*

• LONDRES • MODÈLE SPATIAL • ORGANISATION DE L'ESPACE • REPRÉSENTATION
• ROMAN POLICIER

ABSTRACT *The adventures of Sherlock Holmes are set within an idealised space which is a reflection of the desires and hopes of Victorian society — an organisation of space which in fact meets the requirements of the novelist.*

• DETECTIVE NOVEL • LONDON • REPRESENTATION • SPATIAL MODEL • SPATIAL ORGANISATION

RESUMEN *El marco de las aventuras de Sherlock Holmes es un espacio idealizado que refleja los deseos y esperanzas de la sociedad victoriana. En realidad, esta organización del espacio corresponde a las necesidades novelescas del autor.*

• LONDRES • MODELO ESPACIAL • NOVELA POLICIACA • ORGANIZACIÓN DEL ESPACIO • REPRESENTACIÓN

La géographie des représentations trouve dans la littérature une source d'information essentielle (Pocock, 1988). En marge d'un récit, d'une histoire peuvent apparaître des mondes nouveaux construits par l'écrivain, et Balzac affirmait déjà dans la préface à *La Comédie humaine* que son œuvre avait sa propre géographie. Le géographe peut, en étudiant ces mondes littéraires, découvrir de nouvelles propriétés, de nouvelles organisations de l'espace qui résultent des choix de l'auteur. Ce dernier exprime ainsi ses désirs, ses espérances, ses rêves, mais aussi ses angoisses et ses peurs. L'espace prend une valeur totalement subjective.

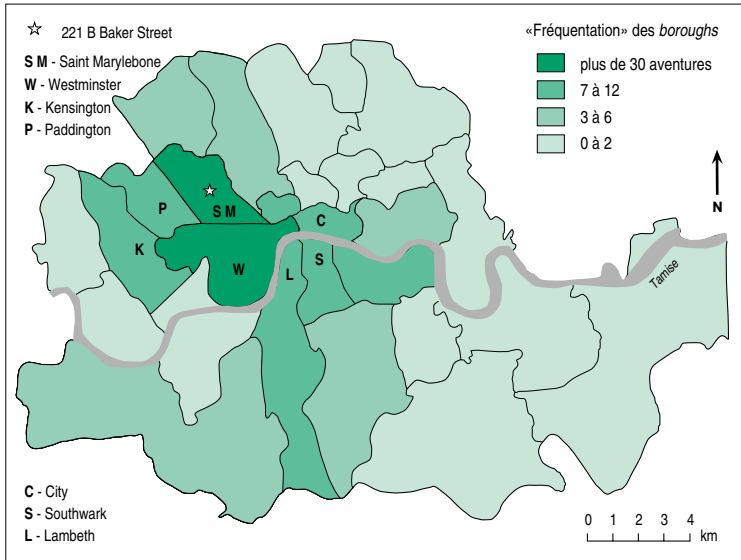
Conan Doyle, le «père» de Sherlock Holmes, a bâti un univers, le monde «holmésien», en fonction de deux principes généraux. D'une part il exprime l'espérance d'une société en un avenir radieux, produisant ainsi un espace idéalisé; d'autre part il utilise la géographie pour les besoins de son détective, modulant l'élément spatial selon ses désirs et ses besoins romanesques (Macmanis, 1978).

Le monde que nous présente la geste «holmésienne», en 56 nouvelles et 4 romans publiés entre 1887 et 1927, est tout d'abord constitué par différentes entités spatiales urbaines (West End, City, East End, banlieues) ou rurales qui forment une sorte de puzzle. Chacune de ces parties possède des particularités qui résultent à la fois de la réalité et des désirs de l'auteur. Le roman policier utilise ainsi l'espace urbain, y définissant des entités géographiques strictement consacrées à une

fonction ou à une activité: quartiers louches des bars, des jeux et de la drogue, où les comptes se règlent par la mort; banlieues tranquilles pour tueurs ou anciens truands repentis; quartiers riches et huppés vers lesquels tous les désirs convergent (Ferras, 1990).

Le roman policier est avant tout un roman de ville. L'anonymat de la foule, les grandes artères favorables aux poursuites, les entrepôts où toutes les cachettes sont possibles, les ruelles étroites et faiblement éclairées où le crime semble rôder en font la compagne éternelle du détective (Lacassin, 1974), ce dernier n'hésitant pas à déclarer: «Londres mieux que n'importe quelle capitale européenne était un merveilleux terrain d'étude criminologique» (1). Holmes a sa ville: Londres. Le personnage la définit, la qualifie: il en est devenu un symbole. L'expression «le Londres de Sherlock Holmes» apporte une image spécifique à l'agglomération, image aujourd'hui encore utilisée par la publicité.

L'œuvre présente Londres sous deux aspects contradictoires. Une première image reflète la peur des Britanniques face à la croissance démesurée des villes, à leur immensité. La capitale devenue alors un «grand cloaque», est assimilée à un monstre qui aurait lancé ses tentacules à l'assaut de la campagne environnante (2). La ville est insaisissable pour le citadin ordinaire: elle impressionne. L'autre image, à plus grande échelle, exprime l'idéal de Conan Doyle: une ville riche, fière et belle. Malgré l'imagerie traditionnelle, le détective n'évolue



1. Les boroughs londoniens fréquentés dans les aventures

pas dans un espace urbain composé de petites et sordides ruelles, de docks mal famés perdus au fin fond de l'East End, toujours sous un climat où la pluie fine et le brouillard règnent en maîtres. Cette vision «gothique» (Baridon, 1984) appartient à un autre Londres, celui de Charles Dickens. Conan Doyle, lui, place ses personnages au cœur d'un espace urbain prestigieux. Sherlock Holmes vit et travaille dans la ville bourgeoise du West End. Une première structure urbaine apparaît ainsi, répondant au principe de centralité et de périphérie (fig. 1).

Au centre, l'espace vécu de Sherlock Holmes correspond aux quartiers de Westminster, Saint Marylebone et, dans une moindre mesure, à la City, à Paddington et à Kensington. L'auteur présente un cadre glorieux composé de monuments, de magnifiques demeures, de grandes artères, de théâtres et de salles de concerts, de restaurants et de clubs. Toutes les fonctions nécessaires à l'activité du héros sont concentrées sur cet espace décrit dans le détail. Le lecteur sait avec précision, grâce au témoignage de Watson, où se trouvent les deux héros car les lieux sont indiqués: «*Une minute plus tard, nous étions dans la rue et nous reprenions le chemin de Baker Street. Nous avons traversé Oxford Street et nous avons redescendu la moitié de Harley Street avant que j'eusse pu tirer une parole de mon compagnon*» (3). La ville bourgeoise et aristocratique, fière de son statut et de ses privilèges, s'expose dans ces quartiers aisés. «*Au Lyceum Theater, la foule se pressait devant les entrées latérales. Le long de la façade défilait une ligne ininterrompue de fiacres et de voitures particulières qui déchargeaient leur cargaison d'hommes et de femmes en tenue de soirée*» (2).

À l'opposé, les espaces périphériques et plus particulièrement ceux de l'Est, pauvres et populaires, sont oubliés par le détective. La geste nous laisse dans l'inconnu. Seuls les quartiers bordant la Tamise sur la rive sud (Lambeth et Southwark, par lesquels Doyle passait pour se rendre chez lui, dans la banlieue

sud) nous proposent une image furtive des contradictions sociales de la société victorienne. Cependant, les personnages ne s'y arrêtent pas: ils ne font que passer, apercevant ces banlieues de misère, du fond de leurs fiacres ou du compartiment douillet d'un train:

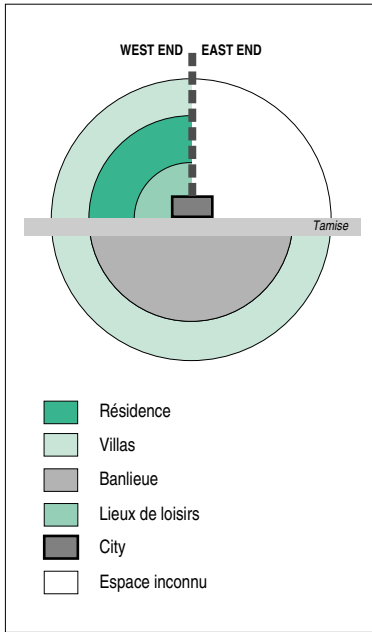
«*C'est très amusant d'arriver à Londres par ces voies surélevées qui vous permettent de voir ce qui se passe dans des maisons comme celles-ci!*

Je crus qu'il plaisantait, car le spectacle était sordide» (4).

Conan Doyle évoque une ville caractérisée par des divisions spatiales, qui sont la reproduction des différents clivages de la société. Un personnage se trouve qualifié par son adresse. Sa position dans l'espace lui impose sa position dans la société: Conan Doyle ne manque jamais de le préciser.

Un modèle de Londres qui reflète ces principes se dégage (fig. 2). L'inconnu inspire la peur, le danger. Il a pour symbole des produits et des maladies bizarres, comme «*l'infection noire de Formose*» (5), ainsi que le nombre alarmant d'étrangers toujours prêts pour un mauvais coup. La City garde son image traditionnelle de quartier des affaires, et ses multiples banques attirent les criminels de tous horizons: Holmes se fait un plaisir de les arrêter en flagrant délit (6). Les quartiers populaires du Sud fournissent un décor, peuplé d'ouvriers, regroupant les activités maritimes et les espaces interminables et monotones des banlieues. L'Ouest se décompose en trois grandes parties: quartiers de résidences où habitent bon nombre de clients du détective; quartiers de loisirs aux multiples spectacles qui procurent des moments de détente au cœur des sombres affaires; quartier du pouvoir, autour de Whitehall, vers lequel Holmes se rend quand le danger menace l'Empire britannique. Et finalement, enrobant cette ville, un espace périphérique, à la limite de la campagne, relié au centre par les trains et composé de villas plus ou moins luxueuses. La ville est ainsi découpée et l'on peut, comme le dit Watson, parler de plusieurs Londres: «*Nous traversâmes successivement le Londres de la mode, le Londres des théâtres, le Londres littéraire, le Londres commercial, et finalement le Londres maritime ...*» (7). Conan Doyle utilise chaque morceau de ce puzzle.

À cela doit être ajouté un autre élément, essentiel aux activités du détective: la campagne. Conan Doyle aime cette campagne anglaise car il place, une fois sur deux, ses héros au cœur de ce monde de verdure (fig. 3). Cet espace est tout d'abord un décor, un espace regardé, apprécié mais jamais consommé par une vraie pratique. L'écrivain, par l'intermédiaire de Watson, nous décrit un paysage idéal, celui rêvé et désiré par bon nombre d'Anglais. Car si, en cette fin de XIX^e siècle, l'Angleterre urbaine «*a vaincu matériellement sur le plan du nombre*», l'Angleterre verte «*a pris sa revanche spirituelle en triomphant dans les cœurs*» (Bedarida, 1990). Ainsi, pendant

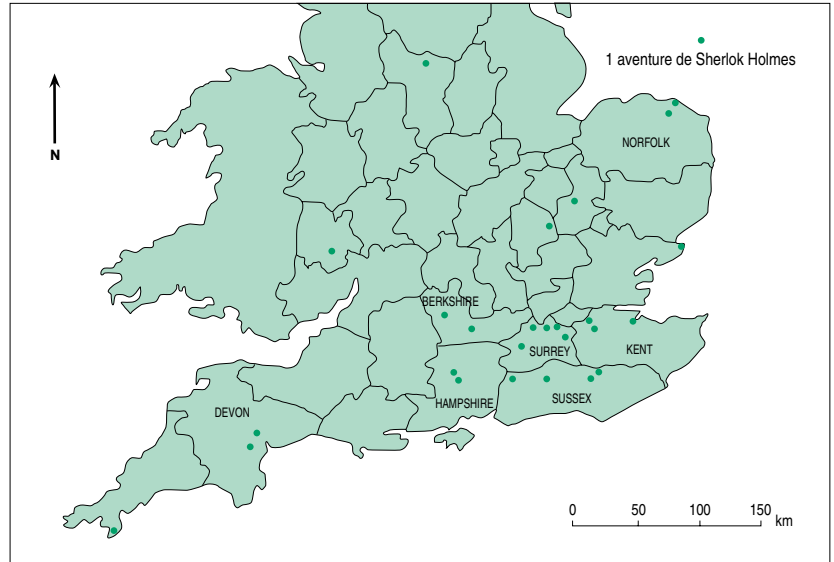


2. Modélisation du Londres «holmésien»

les trajets en train ou en voiture, le bon Watson, bourgeois moyen, ne manque jamais d'exprimer son plaisir, en inhalant de l'air frais et pur, devant la beauté des champs, le bourgeonnement des arbres au printemps, les petites maisons coquettes qui parsèment le pays, vision toujours éclairée par un soleil radieux: «C'était une journée de printemps idéale; le ciel était d'un pâle azur, de petits nuages cotonneux dérivèrent paisiblement d'ouest en est. Le soleil brillait lumineusement. L'air respirait la joie de vivre. Tout incitait l'homme à dépenser de l'énergie. Partout dans la campagne, jusqu'aux collines bombées entourant Aldershot, les toits rouges et gris des fermes se découpaient sur la verdure du nouveau feuillage.

Est-ce que ce n'est pas merveilleusement frais et joli? m'écriais-je avec l'enthousiasme d'un homme trop souvent confiné dans Baker Street» (8).

Cet espace-décor est vécu en opposition à la ville, flattant la fibre rurale de chaque lecteur. Mais, ce décor idéalisé cache une réalité beaucoup plus noire: celle du crime. Quand les deux héros viennent dans cet univers verdoyant, une affaire grave s'y déroule. Le paysage est alors remplacé par un espace construit pour l'action: le domaine. Celui-ci est inclus dans le décor mais, à la différence de ce dernier, il est pratiqué (fig. 4 A). L'histoire le prend pour cadre et le détective y concentre ses activités. L'auteur a construit cet espace selon les besoins du récit, élaborant une composition où tous les éléments ont une fonction prédéfinie (Macmanis, 1978). Cette deuxième campagne devient alors modélisable (fig. 4 B). Les éléments extérieurs (gare et route) amènent les héros sur les lieux de l'action. Le domaine, entouré d'une enceinte qu'il est toujours possible de franchir, introduit la notion d'espace clos chère au roman policier classique. Tous les indices nécessaires au récit doivent



3. La campagne «holmésienne»

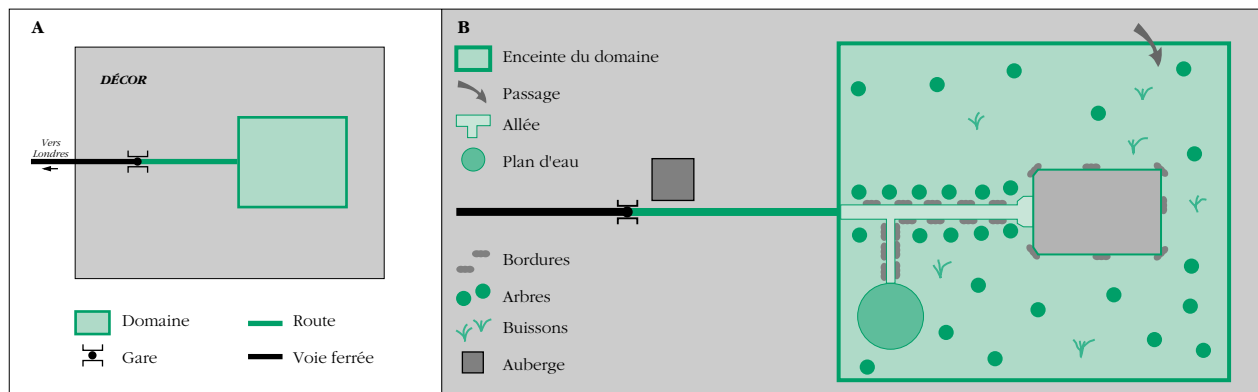
La moitié des aventures campagnardes ont lieu dans les trois comtés du Surrey, Sussex et Kent. Conan Doyle a privilégié une campagne dans laquelle il possédait une résidence.

être réunis pour que Sherlock Holmes en dispose à volonté. Il est d'ailleurs le seul à pouvoir comprendre cet espace: «*Toutefois, je savais que là où, moi je n'apercevais rien, lui distinguait une foule de choses: il m'avait déjà donné une preuve extraordinaire de l'acuité de son regard*» (9). Les allées, les bordures gardent les empreintes — il pleut toujours la veille d'un meurtre! —, les étangs et les mares permettent l'élimination d'objets encombrants (armes, corps, etc.) tandis que les buissons et les bosquets dissimulent le détective. Conan Doyle construit un espace qui sert son personnage: il maîtrise le jeu.

Cette dernière remarque peut s'élargir à l'ensemble du monde «holmésien», l'écrivain créant un modèle d'organisation pour les besoins de son héros. Tous les éléments spatiaux s'intègrent dans une structure qui efface un premier aspect hétérogène. Conan Doyle nous propose une œuvre où les trains et les fiacres jouent un rôle prépondérant dans la relation des personnages à l'espace. Tout le pays devient accessible en un temps infime: la distance n'est plus un obstacle aux exploits du détective. Le réseau de transports fonctionne en effet merveilleusement bien: les trains et les fiacres vont vite, sont confortables et abondants. À n'importe quel moment du récit, Holmes et Watson peuvent partir sans aucune difficulté vers n'importe quel point du territoire: l'espace est à leur portée.

«Si vous êtes prêt, partons tout de suite pour Woking. Nous y rencontrerons ce diplomate en piteux état avec la dame à qui il dicte son courrier.

Nous eûmes la chance de trouver tout de suite un train à Waterloo, et trois quarts d'heure plus tard, nous étions parmi les bois et les pins de Woking» (4). L'auteur dépeint un pays résolument moderne qui aspire au charme du progrès dont la vitesse est l'emblème. L'espace est idéalisé.



4. La campagne «holmésienne» : les deux espaces (A) et le modèle d'organisation (B)

Sur cette structure se greffe une organisation centralisée déjà perçue au sein de Londres. Conan Doyle place Holmes au centre du monde «holmésien» dans son célèbre logement du 221 B Baker Street, «point de départ de tant d'aventures communes» (10). Holmes est mis au centre d'un dispositif qui ressemble à une toile d'araignée. Blotti dans son logement, il appréhende tout son espace: «Ce qu'il affectionnait, c'était de se sentir au centre même d'une humanité de cinq millions d'âmes, d'étirer ses fibres sensibles à travers elle et de réagir à n'importe quel bruit se rapportant à un crime mystérieux» (3). Il a élaboré un puissant réseau d'information par l'intermédiaire des journaux, du courrier, des cartes, des indicateurs. Tous les flux engendrés aboutissent irrémédiablement à Baker Street. Ils apportent à Holmes la connaissance nécessaire à toute action. Cette connaissance, alliée aux transports que Conan Doyle met à sa disposition, lui assure un pouvoir puissant sur ce monde fait à sa mesure, devenu son territoire. Les célèbres abductions (11) réussies sont d'ailleurs une preuve flagrante de cette construction. En effet, comment Holmes pourrait-il trouver la vérité en choisissant toujours la bonne hypothèse probable, si ce monde ne répondait pas à ses besoins?

Cette géographie «holmésienne» jongle continuellement avec deux espaces. L'Angleterre victorienne est utilisée comme référent permanent. Conan Doyle bâtit le monde de son personnage à l'aide de cette base, introduisant des coupures, des césures par rapport à la réalité. L'éviction quasi générale des espaces populaires en est un exemple. L'écrivain introduit sur cette assise les éléments imaginaires indispensables à l'histoire: la part de rêve auquel le lecteur est convié. Des lieux comme le 221 B et des personnages sont projetés sur un espace réel, pratiqué quotidiennement par les lecteurs. Cette capacité de Conan Doyle à «doter l'imaginaire des apparences du réel» (Nordon, 1962) accentue le phénomène d'identification entre le lecteur et le personnage. Un mythe s'est ainsi développé, donnant à Sherlock Holmes une existence réelle et un cadre de vie (Harrisson, 1958). La géographie «holmésienne» s'inscrit ainsi à la fois dans la sphère du rêve et de l'imaginaire. Car, si les hommes peuvent aménager et pratiquer leur espace, ils peuvent aussi le rêver.

- (1) *L'entrepreneur de Norwood.*
- (2) *Le signe des quatre.*
- (3) *Le pensionnaire en traitement.*
- (4) *Le traité naval.*
- (5) *L'aventure du détective agonisant.*
- (6) *La ligue des rouquins.*
- (7) *Les six Napoléons.*
- (8) *Le tordu.*
- (9) *Une étude en rouge.*
- (10) *La maison vide.*

(11) Un abduction est un syllogisme dont la proposition majeure est certaine et dont la mineure, simplement probable, entraîne la probabilité de la conclusion. Holmes, raisonnant de cette manière, propose donc des conclusions qui ne sont en fait que des hypothèses. Mais celles-ci se confirment toujours, car son monde est fait à sa mesure. Chaque fois que Watson s'essaie à ce petit jeu, il se trompe, comme tous les lecteurs!

Références bibliographiques

- BEDARIDA F., 1990, *La société anglaise du milieu du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, coll. Point Histoire.
- BARIDON M., 1987, «Ville monstre et imaginaire gothique: la genèse d'une vision romantique de Londres», in: CARRE J. et CURCURI M., dir, *Urbanisme et société en Grande-Bretagne (XIX^e - XX^e siècle): Actes du colloque de Clermont-Ferrand, (13-14 janvier 1984)*, Clermont-Ferrand, Adosa, pp. 71-96.
- DOYLE Sir Arthur Conan, 1990, *Sherlock Holmes*, Paris, Laffont, vol. I et II, coll. Bouquins.
- FERRAS Robert, 1990, *Ville paraître, être à part*, Montpellier, Reclus, coll. Géographiques.
- HARRISSON M., 1958, *In the Footsteps of Sherlock Holmes*, Londres, Cassel.
- LACASSIN F., 1974, *Mythologie du roman policier*, Paris, Union générale d'édition, coll.10-18.
- MACMANIS D. R., 1978, «Places for mysteries», *The Geographical Review*, vol. 68, n° 3, pp. 319-334.
- NORDON P., 1964, *Sir Arthur Conan Doyle: l'homme et l'œuvre*, Paris, Univ. des Lettres et Sciences Humaines, (Thèse, Paris, 1963).
- POCOCK D. L. D., 1988, «Geography and literature», *The Geographical Review*, vol. 12, n° 1, pp. 87-102.